

Le surprenant rayonnement du bouffon de Trappes

par

■ **Alain Degois, dit Papy** ■

Comédien, fondateur du Déclat Théâtre

En bref

« Commencez par vous faire un nom ! ». À force de se heurter à ce type de réponses, Alain Degois n'a plus voulu dépendre des lourdeurs administratives ou des potentats locaux et a décidé de valoriser ce qu'il savait le mieux faire : faire émerger des talents. Le nom, il se l'est fait. Dans le milieu de l'improvisation et de la scène comique, il est Papy, celui qui a "sorti" Jamel Debbouze, Sophia Aram, Issa Doumbia, Arnaud Tsamère... et beaucoup d'autres. Passer dans le privé ne lui a pas fait oublier ses convictions : celle que la culture améliore ou rend possible la vie en société et qu'elle se construit sur le terrain, au quotidien, celle que des "brigades d'investigation culturelle" apporteraient des réponses aux difficultés que rencontrent certains quartiers. À Trappes, pendant trente ans, son travail avec les jeunes a préfiguré ce que pouvaient être ces brigades, et a fait la preuve de ce qu'elles pouvaient apporter. Car il a pu constater que sourire ensemble était le début de beaucoup de possibles.

Compte rendu rédigé par Sophie Jacolin

L'Association des Amis de l'École de Paris du management organise des débats et en diffuse des comptes rendus, les idées restant de la seule responsabilité de leurs auteurs. Elle peut également diffuser les commentaires que suscitent ces documents.

Séminaire organisé avec le soutien de la Direction générale des entreprises (ministère de l'Économie, de l'Industrie et du Numérique) et grâce aux parrains de l'École de Paris (liste au 1^{er} juin 2015) :

• Airbus Group • Algoé¹ • ANRT • Be Angels • Carewan² • CEA • Chaire "management de l'innovation" de l'École polytechnique • Chambre de Commerce et d'Industrie de Paris • CNES • Conseil Supérieur de l'Ordre des Experts Comptables • Crédit Agricole S.A. • Danone • EDF • ESCP Europe • FaberNovel • Fondation Charles Léopold Mayer pour le Progrès de l'Homme • Fondation Crédit Coopératif • Fondation Roger Godino • Groupe ESSEC • HRA Pharma² • IDRH • IdVectoR¹ • La Fabrique de l'Industrie • La Poste • Mairie de Paris • MINES ParisTech • Ministère de l'Économie, de l'Industrie et du Numérique, DGE • NEOMA Business School • Orange • PSA Peugeot Citroën • Renault • SNCF • Thales • Total • UIMM • Ylios

1. pour le séminaire Ressources technologiques et innovation
2. pour le séminaire Vie des affaires

J'aime me présenter en tant que Papy, comme on m'appelle depuis mes quinze ans en référence au Papy Mougeot de Coluche.

Une enfance en sursis

Pour l'État civil, je suis Alain Degois, un enfant du ruisseau, né en 1963 à Trappes, abandonné et confié à un couple âgé qui ouvrait ses portes aux enfants délaissés. Ce sont eux, Tata et Tonton, qui m'ont élevé avec une dizaine d'autres enfants. Pour ces "petites gens", l'éducation et le savoir comptaient. Leur monde et leurs valeurs restaient marqués par la guerre, période de solidarité et de débrouille. Sans vraiment être croyants, ils fréquentaient l'église – « *on ne sait jamais* » – et, dans cette ville communiste, achetaient *L'Humanité* sans trop y adhérer – mais « *on ne sait jamais* ». Chez eux, j'étais plongé dans un décalage culturel et dans un entre-deux social – car ce couple qui m'éduquait et me donnait de l'amour n'était légalement rien pour moi. De fait, j'ai grandi en me tenant toujours un peu à la marge, avec le sentiment que le destin finirait par me rattraper et bloquer ma course. Au collège, je faisais partie d'un groupe de danse folklorique. Autant dire qu'exécutant la bourrée avec mes sabots, je n'étais pas vraiment dans le coup... J'ai ensuite été admis au lycée de Trappes, parmi les rares élèves à habiter la ville même. Côté lycéens issus des environs cossus, enfants de cadres supérieurs, a encore accentué mon impression de décalage. J'étais persuadé de ne pas être à ma place. Moi qui peinais déjà à maîtriser le français, voilà que je devais apprendre des langues étrangères. Le comble fut lorsque ma professeure d'espagnol a monté une pièce de théâtre. Timide, paniqué, je me suis fait invisible pendant que mes camarades se répartissaient les rôles... si bien que j'ai hérité du personnage principal. Le jour de la représentation, mon angoisse était telle que j'ai lancé mes répliques avec une force inattendue. On m'a trouvé doué. C'est ainsi que je me suis lancé dans le théâtre, tout en continuant la danse folklorique à ma façon, en inventant le "hard-folk".

Être à la marge m'offrait une liberté, m'autorisait à prendre des risques: je n'avais strictement rien à perdre. J'ai expérimenté toutes sortes d'aventures, jusqu'à faire du kayak à Trappes avec les Éclaireurs et Éclaireuses de France. De façon assez naturelle, je suis devenu président du club de kayak, ai passé un monitorat et suis entré à la direction nationale des Éclaireurs.

Baccalauréat en poche, j'ai dû choisir une voie. Ma mauvaise vue ne me permettait pas d'être professeur d'éducation physique. Je me suis engagé en psychologie, pour devenir éducateur. J'y voyais une façon de payer ma dette à la société. Puisque je m'en étais sorti, je devais aider les autres à mon tour.

J'ai réussi le concours d'éducation dite "surveillée", c'est-à-dire auprès de jeunes placés en centre d'insertion par le ministère de la Justice. Dans un tel contexte, le rôle d'éducateur me paraissait ambigu, d'autant que l'on m'a expliqué que nous étions des "pompiers sociaux". En d'autres termes, nous devions étouffer les braises le temps que ces adolescents atteignent la vingtaine, après quoi leur destin n'était plus de notre ressort. Ils pouvaient finir en prison, ce n'était plus notre affaire. Ne pouvant l'accepter, j'ai quitté la formation.

Tata est décédée à cette époque. J'ai multiplié les petits boulots pour survivre et soutenir Tonton, tout en préparant un brevet d'éducateur sportif. Un jour, il me fût impossible de rentrer chez nous: les serrures avaient été changées par un neveu de Tonton qui s'était approprié la maison. J'étais à la rue.

L'improvisation, un déclic

J'avais continué le théâtre durant ces années et découvert les matchs d'improvisation théâtrale tels qu'ils avaient été développés au Québec dans les années 1980: dans un décor de patinoire de hockey, deux équipes s'affrontaient à coups d'histoires imaginaires et le public votait pour la meilleure. La discipline m'avait séduit: le contexte sportif m'était familier, j'aimais le théâtre mais pas apprendre des textes, il fallait oser, faire ses preuves dans l'instant,

aimer la rencontre. J'en ai vite fait un outil professionnel en montant des ateliers d'improvisation dans le centre de réinsertion où j'avais fait un bref passage comme éducateur. Les effets s'avéraient étonnants sur les jeunes.

Se révéler dans l'improvisation

L'improvisation demande de créer avec les autres dans la spontanéité, de produire un résultat immédiat. Il faut accepter de s'ouvrir et de recevoir. On y partage le risque: si l'un des partenaires reste en retrait, toute l'équipe échoue. Qu'importe d'où l'on vient, on doit puiser dans son humanité, dans ce patrimoine qui nous est commun et à côté duquel les différences entre les individus sont anecdotiques. Cet exercice fait ressurgir chez les jeunes une richesse culturelle enfouie dont ils n'avaient pas conscience. Eux qui utilisent au quotidien un vocabulaire limité ont la mémoire de milliers de mots, de la musique de Molière. En improvisation, ils emploient spontanément des termes sans savoir qu'ils les connaissaient, se lancent dans des imparfaits du subjonctif improbables. Les ateliers sont ainsi de fantastiques révélateurs. J'ai le souvenir d'un jeune recroquevillé sur lui-même, lunaire; il perdait ses cheveux et était rejeté par le groupe. Lorsqu'il est entré dans l'espace de jeu, ayant enfin l'occasion et le temps de s'exprimer, il a déployé un univers poétique surprenant. Il a fait un tabac auprès de ses camarades, qui ont soudainement voulu l'intégrer dans leur équipe. Des expériences de cette nature font avancer tout le monde: le jeune qui s'ouvre et ceux qui apprennent à l'écouter.

À l'époque, je ne théorais rien de cela. J'avais dans les activités qui me plaisaient. Ma vie est ainsi une succession d'expérimentations dont je tire des constats a posteriori.

Le Papy de l'impro, un bouffon à Trappes

En parallèle, j'étais éducateur sportif à Trappes (où j'apprenais le "hard-folk" au troisième âge...), créais une pièce de "hard théâtre", *Les frères Tamouilles*, faisais l'animateur ici et là... En 1989, un professeur d'éducation physique, Jean Jourdan, m'a proposé de monter un projet qui s'appellerait *Trappes Impro* et dont je serais le coordinateur. Convaincu, je me suis lancé tête baissée tel un missionnaire, ai contacté les collèges, le lycée et les associations de la ville. Quelques mois plus tard, 600 jeunes faisaient de l'improvisation à Trappes. Je suis devenu "le Papy de l'impro".

Ce surnom de Papy est un atout. Devant les édiles de la ville et les partenaires financiers, je ne suis pas Alain Degois, un quidam, mais Papy, un personnage qui me permet d'effacer ma timidité naturelle. En incarnant cette marionnette, j'adopte la mécanique du bouffon. Face à un préfet, à un ministre ou, comme récemment, au président François Hollande venu assister à un match d'improvisation, j'ai toute liberté d'expression et de ton.

De même pour les jeunes, je ne suis pas Alain Degois, un Français de plus venant les éduquer. Papy n'a pas de nationalité ni de rôle convenu. Sous ce masque, je peux réinventer les relations, désamorcer l'agressivité d'un jeune qui, en apprenant qui je suis, me lance « *Si tu es le Papy de Jamel, détecte-moi!* ». Papy m'offre une liberté de contact que n'aurait pas Alain Degois.

L'improvisation redistribue elle aussi les cartes, notamment entre hommes et femmes. Les équipes sont mixtes, ce qui n'est pas un détail quand on sait la place réservée aux femmes dans nos sociétés patriarcales. Le match place garçons et filles devant l'obligation de coopérer, d'être efficaces ensemble. C'est la compétence qui l'emporte, pas le sexe. De jeunes improvisatrices de Trappes se sont d'ailleurs fait un nom, comme Sophia Aram, chroniqueuse sur France Inter, ou Janane Boudili que l'on voit sur France 2.

Bien évidemment, il faut ici évoquer Jamel, ce tout jeune garçon qui m'a annoncé un jour qu'il voulait faire du one man show. Soit, je lui ai confié mon ordinateur portable et l'ai invité à écrire des sketches. Lui, porté par une envie immense, et moi, par ma détermination de missionnaire, nous sommes allés jusqu'au bout et avons monté un spectacle. Ce faisant, j'ai ajouté une corde à mon arc, la mise en scène d'humoristes.

En 1992, l'association culturelle qui portait le dispositif d'improvisation m'a annoncé qu'elle se désengageait au motif que le projet n'était plus innovant. L'initiative touchait tout de même 600 jeunes et était justement intéressante parce qu'elle s'implantait dans la durée! Par réaction, j'ai créé la compagnie Déclik Théâtre.

Avec le recul, je constate que je suis progressivement devenu un artisan culturel local, ancré dans le territoire de Trappes. J'aime cette référence à l'artisan qui tient une échoppe au cœur de la ville, aime le travail bien fait, est pugnace et attaché aux valeurs du compagnonnage. À Trappes, la dimension locale de cette action a une signification bien particulière: îlot au sein d'une ville nouvelle, cette commune qui accueille 89 nationalités est un terrain privilégié de stigmatisation et de ghettoïsation.

Des bridages à l'assaut d'une tour d'ivoire

Comment expliquer qu'avec le fantastique maillage culturel dont jouit la France, depuis les théâtres nationaux jusqu'aux salles de spectacle de foyers ruraux, les banlieues soient à ce point délaissées? La culture s'est coupée du milieu populaire. Elle a abdiqué son rôle, celui que jouait le théâtre dans la Cité grecque.

Qui êtes-vous pour la culture?

La culture génère des revenus considérables, davantage que le secteur automobile. Elle est le trésor de la France et fait son attractivité auprès des touristes. C'est sur elle qu'il faut miser. Nous en avons les outils. Pourtant, les seules réponses apportées aux banlieues et au monde rural sont sécuritaires et économiques. La culture est devenue une tour d'ivoire où des apparatchiks se répartissent les bonnes places. Inutile de dire que quand je déboule dans ce monde en me présentant comme "Papy, artisan culturel local", je détonne. Je suscite le plus souvent le mépris. Une anecdote le traduit bien. Convité avec les compagnies locales à rencontrer le directeur du Théâtre de Saint-Quentin-en-Yvelines, scène nationale voisine de Trappes, nous avons eu droit à un beau discours: tous embarqués dans le même bateau de la culture, nous devons faire face, ensemble, à une réduction générale des subventions. J'ai alors proposé que nous partagions nos moyens. L'institution serait-elle prête à ouvrir sa salle aux jeunes improvisateurs de la compagnie Déclat Théâtre de Trappes? La réponse fut sans appel: « Monsieur, faites-vous d'abord un nom. »

Ainsi, une poignée de décideurs "font les noms" dans la culture, adoucent des metteurs en scène à qui l'on donnera 300 000 euros pour une création représentée deux fois. Dans le même temps, les dispositifs culturels excluent de céder ne serait-ce que 5 000 ou 10 000 euros à une petite compagnie locale. La scène nationale se contente d'inviter une dizaine de jeunes de Trappes à un spectacle pour justifier d'une action sociale, qui lui permet d'ailleurs de recevoir des subventions.

Que faites-vous pour la ville?

J'ai compris que pour moi, la solution ne viendrait pas des institutions publiques. Dans les années 2000, alors que l'avenir de ma compagnie était compromis, j'ai exposé à la Fondation Abbé Pierre mon projet de créer la Marmite (Maison d'action et de recherche autour du match d'improvisation théâtrale et de son enseignement) à Trappes, sorte d'échoppe d'artisans culturels. La Fondation m'a accordé 150 000 francs, une fortune comparée aux 2 000 ou 4 000 francs que ne dépassaient jamais mes subventions publiques. J'ai ensuite pu solliciter les politiques et obtenir qu'ils s'alignent. Ils auraient perdu la face si j'avais fait savoir combien leur soutien était ridicule par rapport à celui du privé.

J'avais repéré un local municipal idéal pour la Marmite, fermé depuis dix ans. Pour vaincre la résistance de la ville, j'ai envoyé tous les jours une photo de marmite au secrétaire général de la mairie... Surtout, j'ai fait valoir que grâce à Jamel, j'avais créé, comme me l'avait expliqué mon frère économiste, du "profit symbolique" pour la ville. Car, lorsque France 3 consacre un reportage au théâtre d'improvisation à Trappes, berceau de Jamel, cela vaut toutes les campagnes de publicité. Malgré cela, les maires successifs, communiste et socialiste, n'ont cessé de me renvoyer la même question: que faites-vous pour la ville de Trappes? Il est vrai qu'habitant la Vallée de Chevreuse, il est difficile d'en juger soi-même... Moi qui suis né à Trappes, je dois justifier l'action que je mène au profit de la ville! Ajoutons que les élus n'ont pas apprécié que je monte une radio locale donnant la parole aux citoyens (« *Le problème est que nous ne savons pas ce qui s'y dira.* » m'ont-ils expliqué...). Je dois la survie de la compagnie et de la Marmite aux soutiens privés, à la presse et aux médias. La perspective d'une médiatisation d'actions en notre défaveur nous protège.

Pour des brigades d'investigation culturelle

En 2005, quand la banlieue s'enflammait, que certains entendaient la “nettoyer au karcher” et poster des brigades de CRS à la sortie des collèges, j'ai imaginé les “brigades d'investigation culturelle”, commandos d'artistes engagés qui interviendraient dans les établissements scolaires. Je rêve de créer une “agence d'investigation culturelle”, affranchie de la sphère politique et soutenue par des fonds privés. Elle proposerait aux villes une réponse culturelle adaptée à leurs problématiques locales, pour contribuer à rétablir les valeurs républicaines de liberté, d'égalité et de fraternité.

En juillet 2013, Trappes a été mise en émoi après une altercation entre des policiers et un homme qui s'opposait au contrôle d'identité de son épouse portant un voile intégral. Un rassemblement houleux s'est formé devant le commissariat, quatre brigades de CRS ont été dépêchées tandis qu'un hélicoptère survolait la ville... Combien de centaines de milliers d'euros a coûté cette armada sécuritaire? Je ne me suis pas privé de poser la question à Benoît Hamon, alors député de la circonscription. Nous aurions pu contribuer à éviter ces problèmes si un budget similaire avait été accordé à l'action culturelle depuis dix ans. En l'occurrence, les seules réactions ont consisté à renforcer le commissariat et à poser des blocs de béton sur la place lui faisant face, pour empêcher des rodéos. Devant l'incurie de ces solutions, j'ai proposé l'idée suivante: les jours de marché, un violoncelliste de la brigade d'investigation culturelle jouerait sur la place. Si l'expérience prenait, les enfants de l'école de musique ou des amateurs pourraient s'y produire. De lieu d'affrontement, la place deviendrait une salle de concert. C'est ainsi que, petit à petit, l'image d'une ville peut évoluer.

Le privé sauvera-t-il l'action culturelle?

Je fais le postulat que nous pouvons apporter des réponses culturelles aux enjeux sociaux. Elles doivent être construites au plus près du terrain, expérimentées et évaluées. C'est le sens que je donne à l'investigation: prendre le temps d'analyser la portée d'un acte culturel, qui est aussi un acte citoyen. En l'état actuel des choses, cela ne peut se faire qu'avec des mécènes ou partenaires privés. Nous avons par exemple reçu le fondateur américain d'une start-up qui avait entendu parler de nous depuis Boston. Non seulement il nous a signé un chèque de 10 000 euros mais, grâce à sa fondation, des jeunes de Trappes partent faire de l'improvisation aux États-Unis, coachés par une professeure d'anglais du collège. Ce soutien est venu du privé, pas de l'institution.

Autre exemple, le Déclic Théâtre a pour partenaire Sqybus, opérateur du réseau d'autobus de Saint-Quentin-en-Yvelines. Cette filiale de la RATP a bien compris ce que nous avons en commun: un même territoire, les mêmes jeunes. Le “profit symbolique” de notre action ne lui a pas échappé. Elle nous soutient depuis dix ans.

Moi-même, j'ai basculé du côté du privé. Par souci de passer la main à temps, j'ai quitté la direction artistique du Déclic Théâtre et monté une société de production pour faire éclore et accompagner des jeunes artistes. Jusqu'alors, j'avais entraîné des poulains au profit d'autres producteurs, comme Canal+, qui en récupéraient les bénéfices sans aider ma compagnie en retour. Autant avoir la main sur l'ensemble de la chaîne. Pour la première fois, je me donne la possibilité de percevoir en monnaie sonnante et trébuchante le retour sur l'investissement que je consacre aux artistes.

Débat



Papy, passeur, sculpteur, leader, détecteur...

Un intervenant : *L'improvisation est par définition une création éphémère. Êtes-vous attaché à laisser une œuvre en tant qu'artiste, au-delà du talent que vous faites éclore chez les jeunes ?*

Papy : Quand je serai grand, je serai sculpteur. C'est mon rêve d'enfant. Je m'y suis lancé il y a peu et espère y laisser une trace. Mon œuvre personnelle est en devenir, dans la pierre.

Pour ce qui est de l'improvisation, on n'y produit que l'œuvre d'un instant. Dans ce domaine, mon héritage est porté par les jeunes et inscrit en filigrane dans la ville. Quand des journalistes viennent à Trappes pour enquêter sur Jamel, les jeunes, même s'ils n'ont jamais participé à mes ateliers, les corrigent : ce n'est pas Jamel qui compte, c'est le travail de Papy. Ils jugent sur pièces et constatent que je les accompagne dans la durée. Je les vois grandir et accueille maintenant la deuxième génération dans mes ateliers. Une microculture de l'improvisation théâtrale s'est développée à Trappes. C'est mon héritage.

Int. : *Chaque fois que vous vous êtes lancé dans une activité, vous avez fini assez naturellement par prendre la direction des opérations. Quels sont les ingrédients de cette autorité positive spontanée ?*

P. : J'ai pris conscience que dans ma façon d'être et mon rapport aux autres, j'avais une qualité de leader positif naturel. J'en ai tiré parti pour conduire des projets et des structures. L'une de mes clés est l'humour. Lorsque l'on rit ensemble, on a déjà parcouru une grande partie du chemin. Je travaille sur la "connerie" – aucun mot plus châtié ne conviendrait –, qui a non seulement le mérite d'être universellement partagée, mais encore de décaler le regard, de désamorcer les personnages, d'ébranler les codes.

Int. : *Vous aidez les jeunes à sortir de leur corset, à acquérir de l'autorité. Certains pourraient utiliser vos outils pour défendre des idées contraires à vos valeurs.*

P. : Des jeunes filles m'ont demandé de les aider à parfaire leur discours propagandiste religieux. Je leur ai poliment répondu que je n'en avais pas le temps... Cela étant, quand je donne un atelier d'improvisation, je ne dispense pas seulement des retours techniques mais aussi éthiques : j'apprends aux jeunes à écouter l'autre, à ne pas le juger, à le respecter.

Int. : *Sur quels critères détectez-vous des jeunes artistes ?*

P. : La détection est assez instinctive. Je vais voir des spectacles, et des comiques en herbe m'approchent. Je me fie aux rencontres. Il est indispensable que j'aie des affinités avec les artistes que j'accompagne.

Avec l'expérience, je suis capable d'évaluer le temps qu'il me faudrait pour conduire un apprenti humoriste le plus loin possible, lui faire exprimer sa singularité. J'ai accompagné quatre ans le Chinois marrant (le seul Chinois marrant de France) avant de lui proposer un contrat. Le premier spectacle de Jamel est le fruit de sept ans de travail. Tout jeune, Jamel avait cette flamme dans les yeux qui vous faisait croire en lui. Tout jouait pourtant contre lui : il était minuscule, handicapé, arabe, asthmatique... Selon ses propres termes, il ne pouvait même pas « faire poubelleur » ! Mais quand il montait sur scène, il jouait sa vie. Lui-même n'arrive toujours pas à croire à sa réussite. Il enfonce des portes sans savoir où cela s'arrêtera. Il fait bouger les lignes de la culture en France.

L'expérimentation comme action politique

Int. : *La France a le génie des expérimentations formidables dans de multiples domaines, mais jamais dupliquées. Comment l'action que vous menez à Trappes pourrait-elle faire école ?*

P. : Dans les années 1990, j'ai contribué à un projet de collège expérimental à Trappes, qui aurait été ouvert sur le quartier et eu une fantastique équipe éducative. Malgré notre acharnement, l'Éducation nationale l'a fait avorter. Vingt ans après, les élus y voient une solution pertinente. Il est dommage qu'à l'époque, les travailleurs de terrain n'aient pas été écoutés.

À l'échelle de Trappes, je transmets mon savoir-faire et mes compétences, je forme des formateurs, pour que l'expérience continue à vivre au-delà de moi. À plus grande échelle, Jamel est un relais formidable pour déployer les ateliers d'improvisation. Ensemble, nous avons monté un Trophée national d'improvisation théâtrale, avec l'ambition de toucher tous les collèges de France. L'avantage est que lorsque Jamel décroche son téléphone, les choses avancent vite. Il sait transformer son "profit symbolique" en argent. Il a embarqué le financier et mécène Marc Ladreit de Lacharrière dans l'aventure. Ce dernier a vite saisi l'utilité de la démarche, sans compter que côtoyer Jamel Debbouze lui donne une image plus sympathique que celle de président d'une agence de notation financière. Et comme on ne prête qu'aux riches, Marc Ladreit de Lacharrière a convaincu la Caisse des Dépôts de nous suivre. Le trophée existe pour le moment à Lille, Bordeaux, Rochefort et Paris, et continue de s'étendre. La solution est donc venue du privé, alors que je me battais depuis vingt ans avec les structures culturelles pour obtenir un soutien. Paradoxalement, les politiques viennent maintenant à moi. La ministre de la Culture m'a fait chevalier de l'ordre des Arts et des Lettres, le président de la République a assisté à un match d'improvisation – mais l'administration me reproche encore de faire de la "variété".

L'administration n'est pas disposée à reconnaître les expérimentations ni à en soutenir l'essaimage. Car l'expérimentation, par son caractère innovant, oblige à se remettre en cause, à questionner ses pratiques. La principale du collège de Trappes menait un travail expérimental remarquable, renvoyant par là même à ses homologues le reflet de leur immobilisme. Elle a été isolée, puis mutée. Puisque l'on crée des observatoires de tout et de rien, labellisons les porteurs d'initiatives, les lanceurs d'expérimentations !

Int. : *Votre expérience traduit l'existence de bulles qui ne communiquent pas entre elles, voire se méprisent : l'administration, le politique, les associations, l'éducation nationale, les entreprises... Comment faire exploser ces bulles ?*

P. : Nous devons y travailler d'urgence, tant les tensions s'exacerbent sur le terrain. Quand je présente mon projet d'agence d'investigation culturelle aux politiques, on me sourit poliment. Quand je rencontre un patron en revanche, il n'a aucune difficulté à comprendre que nous partageons des intérêts. Le tout est de s'accorder sur des valeurs et sur le sens de l'action. Ensuite, les outils sont à portée de main. Cela me paraît tellement simple et évident que j'enrage de ne pas être entendu par les institutions. Le mépris des hauts fonctionnaires à l'égard des personnes comme moi est immense et inadmissible.

Int. : *Vous dressez un constat d'échec de la puissance publique. Est-ce aussi un constat d'impuissance ? Que faire pour que les pouvoirs publics jouent à nouveau un rôle dans ces domaines ?*

P. : Tandis que les acteurs de terrain défendent des projets de long terme, les politiques sont focalisés sur les prochaines élections. Ce prisme leur donne une vision faussée de la réalité. Il les conduit à penser qu'il suffit de donner un strapontin au président de l'Association des musulmans de Trappes, autre missionnaire tenace en son genre, pour calmer ses volontés : construire une mosquée, un centre culturel, une école... Ils ne voient pas que celui-ci développe un projet communautaire au long cours, bien au-delà de la prochaine échéance électorale. Cet homme brillant m'a affirmé que Trappes serait la première république islamique de France. Si elle n'advient pas de son vivant, il compte sur son successeur pour y parvenir.

Il est un peu tard pour s'alarmer de la montée du djihadisme et du Front National. C'est quarante ans plus tôt qu'il aurait fallu commencer à les combattre. À quoi ont servi les sommes considérables investies dans la culture toutes ces années ? J'ai monté un spectacle sur la discrimination à destination des collèves, *La Tête de l'emploi*. Nous n'avons pu le jouer que quatre fois. Pourtant, il était très apprécié. Il aurait mérité de tourner quatre ans dans tous les collèges de France.

Int. : *Pourquoi ne pas vous être engagé politiquement ?*

P.: Si je menais campagne à Trappes, j'aurais des chances d'obtenir un score honorable. Mais serais-je efficace à cette place? J'ai davantage à perdre à entrer en politique qu'à y gagner. Cela ferait taire le bouffon en moi. Mes valeurs se feraient probablement écorner, et ce serait usant. Je préfère être un citoyen en colère plutôt qu'un politicien malheureux. Depuis ma place, je joue mon rôle de citoyen, qui est politique.

J'ai du respect pour ceux qui s'engagent politiquement, car cela demande du courage. L'équipe municipale de Trappes compte des jeunes de qualité, qui ont envie d'agir. Je leur porte mon soutien. J'ai aussi soutenu Benoît Hamon, qui était certes parachuté mais a su mettre en place une équipe dynamique sur laquelle il s'appuyait. En revanche, le maire a aujourd'hui 77 ans quand la moyenne d'âge de la ville est de 25 ans. Il n'est plus en phase.

Enfin, pourquoi ferais-je de la politique alors que je peux passer mon temps avec des artistes formidables qui me font rire: Blanche Gardin, le Chinois marrant, Issa Doumbia, Sebastian Marx alias The New Yorker à Paris, Monsieur Fraize, Julie Bargeton... ?

■ Présentation de l'orateur ■

Alain Degois, dit Papy : comédien ; metteur en scène ; sculpteur ; élevé au rang de chevalier de l'ordre des Arts et des Lettres ; directeur artistique de la société AD2 Productions, de l'association du Trophée d'Impro Culture & Diversité, d'ImproFrance.

Diffusion Juin 2015
